

Les Indiens et la Conquête

Denis Vaugeois

Numéro 41, printemps 1995

Dix rendez-vous avec notre histoire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8697ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaugeois, D. (1995). Les Indiens et la Conquête. *Cap-aux-Diamants*, (41), 22–26.



LES INDIENS ET LA CONQUÊTE

Finale­ment victorieux sur les champs de bataille, les Anglais avaient aussi réussi à séparer les Français de leurs alliés Indiens. Mais quelle était la portée véritable des nouvelles alliances entre les Anglais et les Indiens?

par Denis Vaugeois

DEPUIS L'ÉPOQUE DU MASSACRE DE LACHINE, LES Indiens n'ont jamais autant fait parler d'eux dans les chaumières de la vallée du Saint-Lau­rent. Inquiets, songeurs, sceptiques, moqueurs, les Québécois superposent les diverses revendications territoriales qui touchent le Québec et constatent que les descendants des autochtones le réclament à peu près en entier.

Certains généalogistes, pour leur part, acceptent de rechercher les ancêtres indiens de clients en mal d'évasion fiscale; des historiens trouvent de nouveaux débouchés comme consultants tandis que les archivistes n'en finissent pas de se faire réclamer des «traités» qui n'ont jamais existé. La *Loi constitutionnelle de 1982* et son inséparable *Charte* ont en effet mis à l'honneur les droits ancestraux et les traités.

Désormais les juges réécrivent l'histoire et apprennent à transformer un sauf-conduit ou un simple souvenir en traité. C'est ainsi que sont nés les traités dits de Murray et d'Oswegatchie. Tous deux nous renvoient à l'année 1760 alors que prend fin en Amérique la guerre de Sept Ans. Où se documenter? Que faut-il lire pour tout remettre en contexte? Que nous apprend Guy Frégault dans son excellente étude sur *La Guerre de la Conquête*? Tout et rien. James Murray, gouverneur militaire de Québec, est bien à Longueuil le 5 septembre 1760, mais Frégault ne fait nulle mention d'une rencontre avec les Hurons de Lorette. Quant au «traité de Swegatchy», retenu récemment (1993) par le juge J.-L. Baudoin de la Cour d'appel du Québec, c'est le silence absolu. Mais qu'importe. Relire Frégault est un véritable plaisir. Quelle maîtrise de la langue! Quelle documentation! Et revenir sur *La Guerre de la Conquête*, n'est-ce pas renouer avec l'événement le plus marquant de l'histoire du Canada?

Des acteurs ignorés

Au-delà de la vieille querelle des historiens patentés, c'est l'évidence même que la cession du Canada à l'Angleterre a sonné le glas de l'Amérique française. La chute de la Nouvelle-France, n'est-ce pas la possibilité pour les Colonies

«Apportez-moi des scalps et le roi, mon maître, vous récompensera» déclare cet officier britannique à un Amérindien qui vient de lever la chevelure d'un soldat français. Caricature, vers 1754. (Bibliothèque du Congrès, Washington).

anglaises de s'affranchir de leur métropole, en attendant la naissance d'une Amérique britannique à côté d'une Amérique républicaine triomphante? L'année 1760, c'est en puissance, le Canada, les États-Unis. Quant au Québec, il est le souvenir d'un échec, il est là pour rappeler la faillite de la colonisation française en Amérique. Évidemment, des événements de cette importance ne tiennent pas à un hasard ou à un accident de l'histoire. L'année 1760 s'est préparée lentement. Les «premiers habitants» de l'Amérique en ont le pressentiment deux ou trois ans auparavant. Des témoins de cette époque, comme de Bougainville, l'ont constaté et en font état dans leurs écrits. Ils ne cessent d'ailleurs d'y mentionner les Indiens. Mais les historiens ont eu tendance par la suite à ignorer leur rôle. Ils ont plutôt raconté une guerre qui opposait des puissances européennes. Tout de même, quand on parcourt l'ouvrage de Guy Frégault en étant attentif aux Indiens, on les rencontre partout. Sauf dans l'index.

L'ouvrage de Frégault date de 1955. À cette époque, on ne s'intéressait guère aux Indiens. De façon générale, on les considérait en voie d'assimilation! Et pour leur plus grand bien!

Mais n'avaient-ils pas été jadis les alliés des Français? Après la victoire de la Monongahela (1755) qui avait été celle de 72 soldats, 146 Canadiens et 637 Indiens, même les Iroquois avaient préféré prendre leurs distances vis-à-vis des Britanniques. Les Anglo-Américains s'étaient alors retrouvés pratiquement sans alliés indiens. Pour eux, cette guerre était devenue une nouvelle *French and Indian War*. Plus on s'arrête aux événements, plus les Indiens sont présents. Pour un massacre de Lachine, il y a dix Deerfield. Les villages d'Odanak et de Caughnawaga se peuplent de captifs, tandis que les lointaines bourgades voient proliférer les sang-mêlé.

Renverser les alliances

La Nouvelle-France, ce fut en effet un formidable réseau d'alliances, depuis Québec jusqu'à la Louisiane. Quand on réexamine les rapports officiels, les mémoires, les lettres, les Indiens sont omniprésents. Sans eux, la Nouvelle-France, telle qu'elle a existé, est impossible. Il faudra bien du temps pour que les administrateurs britanniques s'en rendent compte. L'homme d'affaires William Johnson, établi sur la rivière Mohawk à partir de 1739, fut l'un des premiers à se rendre à l'évidence.

Doté dès le départ d'un capital considérable, il devint un important propriétaire foncier, un commerçant extrêmement actif et surtout un étonnant stratège. Vivant au cœur du pays iroquois, il se fit l'ami et le protecteur des Six Nations iroquoises. Uni d'abord à une conjointe

d'origine européenne avec laquelle il eut trois enfants, il vécut à partir de 1759 avec une Agnière (Mohawk), Mary (Molly) Brant. Par sa double famille, il se plaça au cœur d'un exceptionnel réseau dont l'influence lui survécut.



William Johnson comprit qu'il fallait couper les Français de leurs alliés indiens. Sans doute que Londres finit par accepter son point de vue, car il fut nommé en 1756 «agent et surintendant» des «Six Nations unies d'Indiens et de leurs confédérés». Cette désignation a son importance. Avant même l'arrivée des Européens, les Iroquois s'étaient regroupés en une forme de fédération. Celle-ci aurait même servi de modèle aux Treize Colonies invitées à se regrouper, d'abord pour tenir tête aux *French and Indians*, puis pour s'affranchir de l'Angleterre.

Dès leur arrivée, les Hollandais avaient observé les liens qui unissaient les nations iroquoises entre elles. Ils leur proposèrent des ententes qui donnèrent naissance à la chaîne d'alliance. L'objectif fut ensuite d'augmenter les maillons de cette chaîne. La confédération iroquoise était en effet assez souple pour s'accommoder d'additions diverses. Régulièrement, il fallait réparer, renforcer, améliorer la chaîne. Mais elle servait de point de départ.

William Johnson en comprit la valeur. Il s'employa à convaincre les Iroquois d'intensifier leurs liens d'amitié avec les Anglais et les Américains, entraînant ainsi leurs propres alliés ou «confédérés» du moment.

À partir de 1756, l'objectif était ouvertement de rallier les Indiens alliés aux Français. Ces der-

«Plan de la bataille de la Monongahéla». Les troupes françaises composées de 108 officiers et soldats de troupes réglées de la Marine, de 146 miliciens canadiens et de 637 Amérindiens sont dirigées par Liénard de Beaujeu, puis par Jean-Daniel Dumas. Les troupes anglaises comprennent 3 000 soldats sous le commandement du général Edward Braddock. Après quatre ou cinq heures de combat, les Français l'emportent le 9 juillet 1755.

(«Nos Racines», p. 477).



William Johnson (1715-1774). Arrivé en Nouvelle-Angleterre en 1734, il fut nommé commissaire des Six-Nations iroquoises qu'il sut habilement gagner à la cause des Anglais contre les Français pendant la guerre de Sept Ans. Il remporta plusieurs victoires avant et après l'invasion du Canada sous Amherst. (Gravure tirée du «London Magazine»).

niers comprirent ce qui se tramait. Il y avait en effet plusieurs «petits William Johnson» chez les Canadiens et parfois chez les Français. Pierre Pouchot, dernier commandant du fort Lévis sur le Saint-Laurent, sera un de ceux-là.

Maintenir les liens

Les cadeaux entretiennent l'amitié, c'est bien connu. Or, ils vinrent à manquer dans la colonie française, alors même que la diplomatie de Johnson fonctionnait à plein. «L'avidité des sangsues de la colonie», note Bougainville dans *Écrits sur le Canada*, provoque la rareté des marchandises de traite et des présents traditionnellement destinés aux Indiens.

Le célèbre officier français, alors aide de camp de Montcalm, trouve bien des défauts aux Indiens, mais il les juge indispensables. «C'est l'affection qu'ils [les Indiens] nous portent, admet-il, qui jusqu'à présent, a conservé le Canada.» Aussi s'inquiète-t-il lorsqu'il constate, en avril 1758, qu'il «n'est venu qu'un parti des Sauvages, preuve de leur refroidissement, puisque l'année dernière il y en avait toutes les semaines».



Jean-Daniel Dumas (1721-1792). Arrivé au Canada en 1750; vainqueur de Braddock lors de la bataille de la Monongahéla (1755). Il commande l'aile droite de l'armée franco-canadienne à la bataille des plaines d'Abraham (1759), il fut blessé à la bataille de Sainte-Foy (1760). (Coll. Yves Beauregard).

Par ailleurs, Bougainville sait que des tractations se font entre Indiens. Ainsi, les «Iroquois du Sault Saint-Louis» ont reçu un «collier de réponse» des Agniers auxquels ils s'étaient adressés; ceux-ci «promettent la neutralité et invitent leurs frères du Sault à se trouver par députés à une grande

assemblée des Cinq-Nations que l'on tiendrait à la cabane des Montagués».

Bien informé de tout ce qui se passe, Bougainville, légèrement cynique, ajoute: «Le C^t Johnson se donne de grands mouvemens auprès des Cinq-Nations. Il a beau jeu pour leur faire la peinture de notre misère». Quelques jours plus tard, il note avec soulagement: «Départ de Mr de Chabert [un petit Johnson canadien] pour aller négocier avec les Cinq-Nations et les Loups. Il leur porte pour 80,000 L de marchandises, 30,000 de présens et mène avec lui des armuriers destinés à être établis et payés par le Roi dans les villages de ces nations». Il aurait fallu des dizaines de Chabert.

Mais pourquoi sont-ils absents?

À Londres, le ministre William Pitt veille. Il fait patrouiller l'Atlantique pour bloquer les ravitaillements français en attendant de lancer plus de 30 000 hommes contre Québec à l'été 1759.

Lors de la bataille des plaines d'Abraham, les Indiens joueront un rôle secondaire. Ceux qui auraient dû venir de l'ouest ne sont pas là. Pas plus qu'Amherst qui traîne dans la région du lac Champlain. Les Français pour leur part peuvent compter sur quelques centaines de guerriers provenant des villages indiens qui entourent Québec, Trois-Rivières et Montréal.

C'est bien indirectement que les Indiens imposent leur marque à cette importante bataille. En effet, on peut supposer que Wolfe et Montcalm ont tous deux été blessés mortellement par des tireurs canadiens et américains. Des Canadiens, Bougainville avait déjà écrit: «ils sont braves. Leur genre de courage, ainsi que les Sauvages, précisait-il, est de s'exposer peu, de faire des embuscades; ils sont fort bons dans le bois, adroits à tirer; ils se battent en s'éparpillant...». Encore que «les Sauvages leur sont supérieurs dans ce genre de combat». Le pendant anglais des Canadiens était regroupé dans des régiments de *rangers*, formés de coloniaux américains. Au lendemain de la capitulation de Québec, ils feront un petit détour par Odanak pour massacrer les Abénakis et venger tous leurs Deerfield. C'est encore Bougainville qui avait noté: «la Nouvelle-Angleterre doit être bien ennuyée des guerres que lui font nos Sauvages, elle voit dans son sein près de 4000 familles de ses frontières qui pleurent les leurs qui ont été massacrés et dont les biens ont été ravagés. Elle sait qu'en prenant le Canada elle sera délivrée de la cruauté des Sauvages et qu'elle jouira à jamais des douceurs de la paix».

Johnson ne pense pas autrement. La paix c'est aussi la voie ouverte à de fructueuses activités commerciales.



À la fin d'août 1760, les troupes du major général Amherst doivent franchir les rapides du fleuve Saint-Laurent avant de parvenir à Montréal. Illustration de Thomas Davies, 1760. (Archives nationales du Canada).

Envahir le Canada

Durant l'hiver 1759-1760, Murray occupe Québec. Au printemps, il affronte Lévis à Sainte-Foy. Les Anglais n'en mènent pas large. Tout le monde surveille le fleuve. Les renforts seront-ils français ou anglais? Ils seront anglais. Lévis doit se replier sur Montréal.

Amherst reçoit les instructions d'envahir le Canada. «De la manière que vous jugerez», lui écrit Pitt. Murray remontera le fleuve. De Haviland prendra la voie du lac Champlain et du Richelieu. Amherst lui-même, à la tête d'une armée de 11 000 hommes, dont quelque 700 Indiens commandés par Johnson, descendra le Saint-Laurent à partir du lac Ontario.

Les «Indiens domiciliés», c'est-à-dire ceux qui habitent Lorette, Odanak, Wolinak, Sault Saint-Louis, les Deux-Montagnes, Akwesasne, ont été invités par Johnson à venir à sa rencontre. La route du Saint-Laurent est difficile. Plus on approche de Montréal, plus le fleuve est dangereux. Comment Amherst réussira-t-il à franchir tous ces rapides? Si Canadiens et Indiens s'embusquent, ce sera pratiquement impossible.

Pour bloquer les trois armées anglaises, les Français ont misé sur le fort Jacques-Cartier à l'embouchure de la rivière Jacques-Cartier, sur le fort de l'île aux Noix à l'extrémité du lac Champlain et sur le fort Lévis, un peu à l'est de la mission La Présentation, établie à Oswegatchie à l'embouchure de la rivière du même nom.

Murray passe tout droit devant le fort Jacques-Cartier. Il refuse le combat. De Haviland s'empare assez facilement du fort de l'île aux Noix. Amherst, fidèle à lui-même, prend bien son temps pour donner l'attaque au fort Lévis. Du 22 au 25 août, c'est un bombardement en règle. «À boulets rouges», les derniers jours. Pouchot (qui a laissé de très intéressantes *Mémoires*) capitule. Les Indiens de Johnson qui ont assisté en spectateurs au siège du fort veulent «faire payer aux Français les insultes faites à leurs ancêtres». Amherst s'ob-

jecte. Il ordonne même à Johnson de les empêcher d'aller cueillir leur part du butin. Frustrés, «506 des 691 guerriers indiens», décident de quitter les troupes d'Amherst non sans avoir ramassé quelques scalps.



Sir Jeffery Amherst (1717-1797). Commandant en chef des forces britanniques en Amérique en 1758, il avait pour mission d'attaquer les Français. Il capture Louisbourg, Carillon, Pointe-à-la-Chevelure, puis marche sur Montréal qu'il oblige à capituler et complète ainsi la conquête de la Nouvelle-France. Gravure d'après une peinture de Joshua Reynolds. (Coll. privée).

De multiples défections

Le 28 août, Johnson voit arriver trois Indiens qui annoncent la venue d'une petite délégation. Voilà la réponse à ses invitations.

Le lendemain, «Capt. Jacobs [...] arrived with Indians from the French». Comme Amherst s'emploie aux réparations du fort, il est très probable que Johnson ait reçu sa délégation au village voisin d'Oswegatchie. Le 30, Amherst note dans son journal: «Sir W^m Johnson all day in conference with the Indians».

Le 31 août 1760, la flotte d'Amherst se remet en marche. Un contingent de Canadiens commandé par le Chevalier de La Corne observe les troupes

aux prises avec les eaux tumultueuses du fleuve. Mais finalement il choisit de se replier sur Montréal. Tout indique que La Corne s'est rendu compte qu'il ne pouvait compter sur ses alliés indiens habituels. Ces derniers viennent de s'engager auprès de Johnson à demeurer neutres. La nouvelle se répand. Le 2 septembre, Lévis est en réunion avec un groupe d'Indiens à Laprairie quand arrive un émissaire indien. Ses alliés d'hier l'abandonnent.

conduit: «Le chef de la tribu de Hurons s'est présenté à moi, au nom de sa nation, explique Murray, il a été pris sous ma protection. [...] Dorénavant nul officier ou corps anglais ne devra les molester ou les arrêter à leur retour à leur établissement de Lorette; ils seront traités de la même façon que les Canadiens et jouiront du libre exercice de leur religion, de leurs coutumes et de la liberté de trafiquer avec les garnisons anglaises.»

Le lendemain, l'officier John Knox fait état, dans son journal, de la visite de «huit sachems» qui, après avoir rencontré Murray, se tournent vers Montréal et lancent: «hier nous étions tes amis, maintenant nous sommes tes ennemis!».

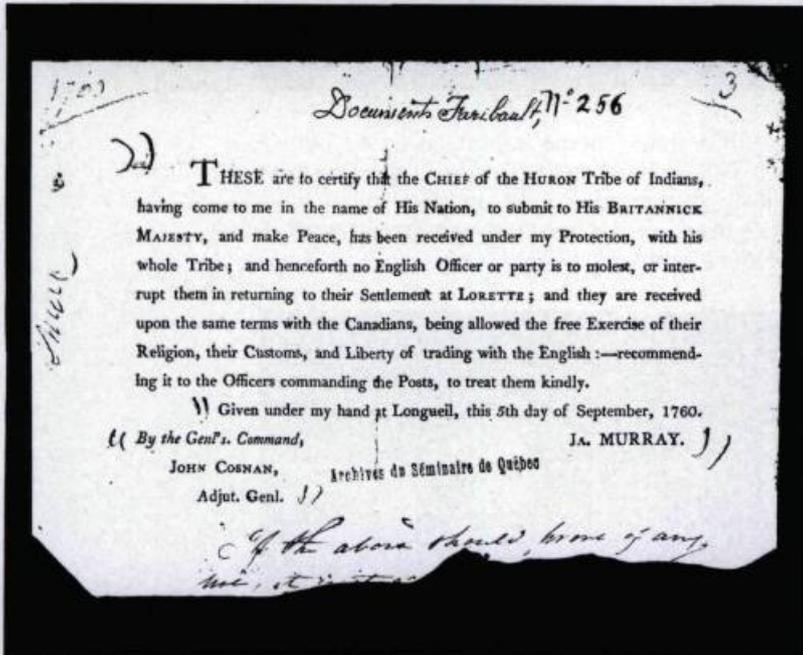
Abandonné par ses Indiens, par les Canadiens et même par plusieurs de ses soldats réguliers, le gouverneur Vaudreuil capitule.

La guerre est finie

Il reste à William Johnson à réunir les Indiens qui l'ont suivi après fort Lévis et ceux qui ont promis leur neutralité à Oswegatchie. La rencontre a lieu à Caughnawaga les 15 et 16 septembre 1760. Un orateur s'exprime au nom des Huit-Nations [du Canada]. Il rappelle l'invitation de Johnson, la rencontre d'Oswegatchie, le respect de la neutralité convenue et l'occasion de rétablir l'ancienne chaîne d'alliance entre les Six et les Huit-Nations. Les relations entre Albany et Montréal pourront donc être rétablies. Seul produit qui ne sera pas bienvenu parmi les Huit-Nations: l'eau-de-vie.

La dernière des *French and Indian Wars* est terminée. Pour les Indiens, elle prend officiellement fin les 15 et 16 septembre 1760. Pour les Français, il faudra attendre le Traité de Paris du 10 février 1763. ♦

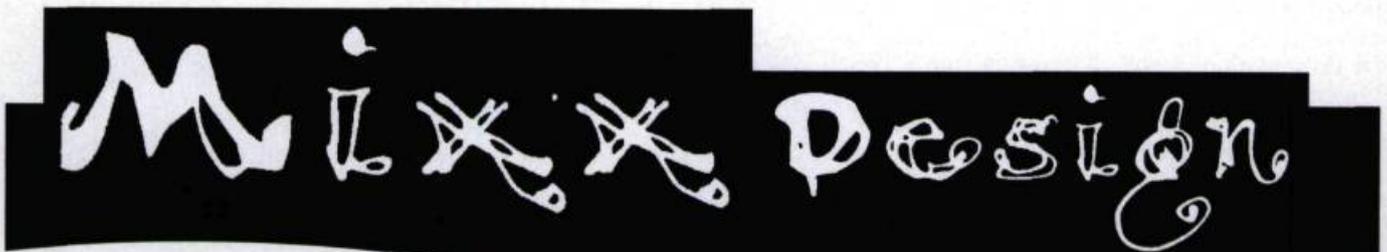
Denis Vaugeois est historien et éditeur.



Laissez-passer signé de la main de Murray en septembre 1760. (Documents Faribault n° 256. Archives du Séminaire de Québec).

Le 5, Murray qui est à Longueuil voit arriver des délégués de deux nations, des Hurons et des Iroquois. Ils viennent faire la paix. Les Hurons, en particulier, devaient avoir une certaine appréhension. Comment réagirait Murray? Celui-ci ne pouvait ignorer que plusieurs de ses soldats avaient été scalpés après la bataille de Sainte-Foy, quelques semaines auparavant.

Conscient du danger que courent les Hurons pour leur retour à Lorette, il leur fait remettre un sauf-



709, avenue Campbell Greenfield Park (Québec) J4V 1Y5



[514] 923 0761



[514] 923 0802

transcende le réel par la « mise en exposition ».

ART & COMMUNICATION INC.